

ETC



14^e FIFA : musclé, cérébral et nature

Réjean-Bernard Cormier

Number 35, September–October–November 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36021ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cormier, R.-B. (1996). Review of [14^e FIFA : musclé, cérébral et nature]. *ETC*, (35), 18–21.

MONTRÉAL

14^e FIFA : MUSCLÉ, CÉRÉBRAL ET NATUREL

XIV^e Festival international du film sur l'art, Montréal. Du 12 mars au 17 mars 1996



PHOTO : WOLFGANG VOLZ, CHRISTO (1991)

Christo, Les parasols Japon-États-Unis, 1984-1991. G-contre : en Californie.

Cette année, le festival FIFA présentait 162 films et vidéos en provenance de 24 pays, créant ainsi un événement intense, avec une organisation sans faille, hormis peut-être la courte durée du festival et l'impossibilité de voir tous ces films et vidéos, malgré l'ajout pour les médias de visionnements de presse, dont certains peut-être reviendront aux festivals prochains. Quoi-

qu'il en soit, ce festival remplit son objectif, offrir un regard sur l'art international dans des catégories aussi différentes que l'architecture, la sculpture, la danse, la littérature, le cinéma, la peinture et la musique. Les visiteurs étrangers attirés par ce festival et le public montréalais forment une audience imprévisible de spécialistes et d'amateurs d'art, certaines projections vedettes doivent refuser du public



Mika Kaurismäki Tigrero - A film that was never made.

faute de place... C'est ainsi que l'on peut indéniablement parler d'une atmosphère FIFA, pour tous publics confondus, bien perceptible.

Ce festival fut marqué sous le sceau de la présence très médiatisée des artistes Christo et Jeanne-Claude, invités pour la promotion du plus récent film produit sur leur œuvre, intitulé : *Umbrellas* (1995), réalisé par Albert Mayles, Henry Corra et Graham Weinbren.

En conférence de presse, l'un et l'autre se défendent jusqu'à donner l'impression d'un couple quasi pharaonique, tandis qu'auparavant, lors d'une projection de presse présentant d'autres films qu'*Umbrellas*, on sentait de leur part une curiosité véritable face aux spectateurs, accompagnée d'envois de sourires, et un plaisir visible et spontané d'être là, témoins d'un travail accompli, d'une complicité. En bref : une présence qui donne un sens au mot « happening ». Ce constant oscillement entre ténacité et émotion est présent tout au long du film *Umbrellas*, qui relate la réalisation d'un projet conjoint érigé au Japon, plus précisément au nord-est de Tokyo, en même temps qu'au nord de Los Angeles. *Umbrellas* présente l'entièreté des opérations, de la conception à la réalisation finale de l'œuvre, ainsi que tout l'appareil promotionnel entourant les préparatifs d'une œuvre formée par l'étalement de 1340 parasols bleus dans la vallée de rizières d'Ibaraki, au Japon, et de 1740 parasols jaunes placés dans un paysage plus aride de Californie.

Ce projet mégalomane, fait de parasols construits à partir d'une poutre centrale en fer, demandant plusieurs ouvriers pour les installer au sol et les déployer à l'aide d'une manivelle, exigea temps et patience, jusqu'à son grand déploiement final en octobre 1991. La quantité de force humaine nécessaire à la réalisation physique de l'œuvre, pour produire les emplacements criblés d'*ombrelles géantes*, peut sembler paradoxale, équivoque (durant des manœuvres de sauvetage sur les deux sites lors d'intem-

péries deux hommes sont morts, l'un au Japon, l'autre au USA), en opposition avec le caractère éphémère du projet, en dépit de l'appréciation esthétique de l'œuvre et malgré l'incontournable impact de celle-ci sur les touristes et habitant des localités avoisinantes.

Parmi ces spectateurs, le film montre, entre autres, une Japonaise employée dans une épicerie, qui raconte comment elle est impressionnée de vivre à l'intérieur d'une œuvre d'art, que Christo lui a semblé être un grand artiste, etc. Une spectatrice Américaine interviewée près de son bungalow en Californie raconte pour sa part que c'est un des plus beaux jours de sa vie, qu'elle va toujours garder en mémoire, pour le raconter à sa petite-fille lorsque celle-ci sera plus grande. Christo et Jeanne-Claude semblent friands de commentaires semblables... Comme pour tous leurs autres projets, ils financent eux-mêmes toute l'opération, comme ils sont aussi les seuls décideurs de la durée de l'événement et du choix des sites recevant l'œuvre. Ce film documentaire fourmille de détails et présente les multiples péripéties d'un projet gigantesque, sans pour autant lasser le spectateur, bien au contraire.

Ce festival rendait un hommage postume particulier au cinéaste Britannique Nigel Finch. Né à Tenterden le premier août 1949, ce dernier est décédé du SIDA le jour de la Saint-Valentin, en 1995. Il a marqué le monde des documentaires par un style particulièrement reconnaissable.

Le festival FIFA lui avait décerné le prix du meilleur film pour la télévision en 1990, pour son portrait de l'artiste *Robert Mapplethorpe*. Ce portrait du photographe newyorkais présente une suite d'entrevues sur un personnage déjà plus que mythique à l'époque de la réalisation de ce film. Le film nous le montre au travail, mais aussi à travers les témoignages de certains de ses modèles, ceux de la chanteuse Patti Smith, des marchands d'art Leo Castelli et Rober Miller, à travers des commentaires de l'historien



Ilpo Pohjola, *Daddy and The Muscle Academy : Tom of Finland*, 1991.

d'art Robin Gibson, etc. Ce portrait d'artiste est accompagné d'une certaine critique de la machine américaine, du *starsystem* mettant en scène un artiste en tant que mythe. La trame du système propre au marché de l'art américain reste apparente tout au long du film. Le témoignage simple, honnête, avec parfois une pointe d'ironie, de quelques modèles ayant servi à la fabrication de cette œuvre présentée comme un éloquent témoignage du monde gay de Manhattan, fait un contre-poids intéressant à l'atmosphère générale *cool* et lymphatique qui est un digne reflet de ce monde intellectuel newyorkais.

L'intérêt du FIFA est d'offrir la possibilité de comparer les différentes productions internationales de films sur l'art. Un intérêt en soi didactique. On pouvait aussi voir, présentés à ce festival, huit autres films du réalisateur Nigel Finch, créant autant de contrastes avec la présentation parfois blafarde, voire en surface de films d'autres réalisateurs sélectionnés.

Dans le festival FIFA 1996, une place particulière fut donnée à la Finlande, avec une rétrospective nationale d'une pratique plutôt récente dans ce pays. Cette rétrospective fait débiter la production de films sur l'art moins conventionnel en Finlande autour des années '80. De tous ces films, les plus représentatifs sont peut-être *Daddy and The Muscle Academy : Tom of Finland* (1991), *Cattle Roam* (1989) et *Tigrero - a film that was never made* (1994). À noter aussi *Je cherche le Soleil* (1990) d'Antonia Ringbom, un film relatant la biographie d'une femme peintre symboliste, révélateur d'une particularité peut-être nationale, un tempérament grave mêlé à une certaine naï-

veté. Un sujet sensible empreint d'un indéniable romantisme, peut-être dû à l'impression général d'éloignement du nord, voisin de notre nord à nous.

Pour sa part, le film *Daddy and The Muscle Academy : Tom of Finland*, de Ilpo Pohjola, est un documentaire mettant en scène un personnage légendaire dans le monde gay : Tom de Finland. Ce film relate l'itinéraire d'un illustrateur finlandais né dans les années vingt. Ses débuts en tant qu'illustrateur, un peu avant la deuxième guerre mondiale, l'influence de la guerre, son enfance dans un milieu rural finlandais et son expérience aux États-Unis, en tant qu'illustrateur dans des magazines guay américains. Ses sujets de prédilection: des garçons d'abord en uniforme militaire, puis de motars américains des années '50, sont présentés dans des mises en scènes érotiques.

Ce film à thèse présente le personnage de Tom de Finlande comme ayant eu une influence déterminante pour l'identité gay, ses attitudes et son auto-compréhension. Son œuvre, image d'Épinal réactualisée par des rocks stars comme Adam Ant, Freddie Mercury et Madonna, a eu une influence tout aussi directe et indéniable chez des artistes comme Rainer Werner Fassbinder, Robert Mapplethorpe et Bruce Weber. Ce film retrace le parcours d'une illustration populaire et de son utilisation comme référence par certains grands noms de l'art consacré. Effet de mode ou art, Tom de Finlande est une icône incontournable mythique.

Comme autre film finlandais, *Cattle Roam*, de Lasse Naukkarinen, suit les pas d'une performance donnée par la sculptrice Miina Äkkijyrkkä. Depuis plusieurs années, cette artiste consacre son art à la lutte pour la survie d'un



Florent Veilleux, *Il suffit de passer le pont*, 1995. Tiré de la bande vidéo sur Stella Sasseville.

animal en voie de disparition, la vache de Finlande, animal de trait pour les fermières finlandaises jusqu'au tournant du siècle et aussi participante active d'une tradition et d'un folklore. Exprimant d'abord son engagement « vert » en faisant de la vache finlandaise son unique sujet en sculpture, Äkkijyrkkä devient propriétaire d'un cheptel participant à la conservation de l'espèce. Le film débute sur sa décision de faire une performance au cœur d'Helsinki, en y amenant son troupeau de vaches. Suivent les procédures et pourparlés avec différents fonctionnaires, des conférences et autres harangues écologistes, puis la performance en tant que telle, une manifestation prenant les allures d'une fête foraine, et enfin la réception par le public finlandais. Ce film sur une artiste écologiste fait un pendant intéressant au film *Umbrellas* sur Christo: les enjeux ne sont pas les mêmes, l'impact sans commune mesure, mais le déroulement des opérations et la détermination avec laquelle l'artiste arrive à imposer son projet sont les mêmes.

De Mika Kaurismäki, *Tigrero - a film that was never made*, se révèle comme une expédition poétique complète. Le film jamais fait, *Tigrero*, un film d'aventures, prévoyait la participation d'Ava Garner, John Wayne et Tyrone Power, et mettait sous contrat le réalisateur Samuel Fuller. Quarante ans plus tard, accompagné de Jim Jarmuch, Fuller revient sur les traces de son projet avorté. Nous les retrouvons alors en Amazonie, chez les Karaja. L'impétueux Fuller rappelle, avec une nostalgie partagée par certains Karaja ayant participé à ses bouts d'essais *ethnographiques*, son projet refusé par la *20th Century Fox*, parce que jugé trop périlleux pour les vedettes hollywoodiennes prévues comme têtes d'affiche et à cause des changements amenés par la « modernisation » forcée au sein de la communauté Karaja. Se sentant dépaycé et en même temps chez lui, Fuller retrace l'élaboration de son scénario de 1954, et reprend le sentier de ces lieux de repérage dans une nature grandiose. Entre lui et Jarmuch s'établit une touchante complicité qui fait de ce film un hommage à l'amitié, à l'ouverture d'esprit, au goût de l'aventure, à la survie dans le réel d'une idée.

Au-delà des thématiques du festival, certains films ressortent de l'ensemble, par exemple, le film *Leonardo Sciascia : une vérité né en Sicile* (1995), de Françoise Gallo, m'a permis de découvrir un auteur de roman, une figure marquante de la culture sicilienne. À la fois profes-

seur et écrivain, engagé dans la lutte contre la mafia et pour le maintien d'une culture proprement sicilienne, il reçoit dans ce film qu'on lui consacre une biographie intelligente (1921-1989). « Il y a des hommes respectés en raison de leurs qualités, de leur savoir-faire, de leur faculté de communiquer, de créer immédiatement un rapport de sympathie, d'amitié »¹. Cette citation, tirée d'un de ses romans, constitue un portrait fidèle de ce qu'il était lui-même. Humaniste en lutte contre la pauvreté, le chômage et les difficultés intrinsèques de la Sicile, son *leitmotiv* était de réagir comme si la seule vraie communauté d'intérêt possible ne pouvait partir que d'une définition claire d'une certaine paix commune. « Je ne crois pas qu'un homme qui est pour la paix, qui apporte la paix, usurpe le rôle de justicier que l'État détient »², a-t-il écrit. Leonardo Sciascia... une rencontre qui existe.

Le FIFA est aussi un festival de vidéos. Notons une réalisation de Florent Veilleux intitulée: *Il suffit de passer le pont* (1995), qui met subtilement en lumière le rapport entre médias et artiste. Tandis qu'à intervalles réguliers une voix synthétique pose dans un détachement abstrait des questions classiques, voire énonce des lieux communs, c'est à un réel propos sur l'œuvre de l'artiste Stella Sasseville auquel on a droit, celle-ci ignorant les questions ou leur répondant, ce qui laisse le spectateur dans un rapport ambigu. Ainsi, la vie au quotidien, les œuvres en elles-mêmes, le milieu urbain où vit l'artiste, ses souvenirs, un séjour au Japon, nous apprennent qu'à un maître-graveur elle expliqua sa recherche du feu, tandis que des images animées nous montrent des formes organiques en ébullition. Le travail de ce peintre et graveur, contournant un questionnement parfois abrupt pour ramener le spectateur à l'essentiel, elle-même, son œuvre plus contrastée, plus parlante de moments uniques et à des expériences qui mettent nos connaissances en œuvre, nous mènent à des découvertes. À ne pas manquer, FIFA 1997.

RÉJEAN-BERNARD CORMIER

NOTES

¹ Leonardo Sciascia, *Le jour de la chouette*, Éditions Garnier-Flammarion, Paris, 1986, p. 102.

² *Idem*.